

**Martin Buber (1923) « Je et tu »
Éditions Aubier, 2012, p 39-41**



Je considère un arbre.

Je peux le percevoir en tant qu'image : pilier rigide sous l'assaut de la lumière, ou verdure jaillissante inondée de douceur par l'azur argenté qui lui sert de fond.

Je peux le sentir comme un mouvement : réseau gonflé des vaisseaux reliés à un centre fixe et palpitant, succion des racines, respiration des feuilles, échange sans fin de la terre et du ciel — et cette obscure croissance elle-même.

Je peux le ranger dans une espèce, voir en lui un exemplaire sur lequel j'étudierai la structure et les modes de la vie.

Je peux annihiler si durement son existence temporelle et formelle que je ne voie plus en lui que l'expression d'une loi — d'une des lois en vertu desquelles un conflit permanent de forces finit toujours par se résoudre, ou des lois qui président au mélange et à la dissociation des substances vivantes.

Je peux le volatiliser et l'éterniser en le réduisant à un nombre, à un pur rapport numéral.

L'arbre n'a pas cessé d'être mon objet, il a gardé sa place dans l'espace et dans le temps, sa nature et sa façon d'être.

Mais il peut aussi se faire que, de propos délibéré et en même temps par l'inspiration d'une grâce, considérant cet arbre, je sois amené à entrer en relation avec lui. Il cesse alors d'être un *Cela*. La puissance de ce qu'il a d'unique m'a saisi.

Point n'est besoin que je renonce à un mode quelconque de ma contemplation, Il n'est rien dont je doive faire abstraction pour le voir, rien que je doive oublier, au contraire ; l'image et le mouvement, l'espèce et l'exemplaire, la loi et le nombre, tout a place dans cette relation, tout y est indissolublement uni.

Tout ce qui tient à l'arbre y est impliqué : sa forme et son mécanisme, ses couleurs et ses substances chimiques, ses conversations avec les éléments du monde, et ses conversations avec les étoiles, le tout enclos dans une totalité.

Ce n'est pas une impression que cet arbre, ni un jeu de ma représentation ni une valeur émotive ; il dresse en face de moi sa réalité corporelle, il a affaire à moi comme j'ai affaire à lui, mais d'une autre manière.

Ne cherchez pas à affaiblir le sens de cette relation : toute relation est réciprocité.

Aurait-il une conscience, cet arbre, et une conscience analogue à la nôtre ? Je n'en peux faire l'expérience. Mais parce que l'expérience semble avoir réussi sur vous-même voudriez-vous la recommencer et décomposer l'indécomposable ? Ce n'est pas l'âme de l'arbre qui se présente à moi, ni sa dryade, c'est l'arbre lui-même.

Français – English – Deutsch

Martin Buber, 1923 (in German), "I and Thou"

I consider a tree.

I can look on it as a picture: stiff column in a shock of light, or splash of green shot with the delicate blue and silver of the background.

I can perceive it as movement: flowing veins on clinging, pressing pith, suck of the roots, breathing of the leaves, ceaseless commerce with earth and air—and the obscure growth itself.

I can classify it in a species and study it as a type in its structure and mode of life.

I can subdue its actual presence and form so sternly that I recognise it only as an expression of law — of the laws in accordance with which a constant opposition of forces is continually adjusted, or of those in accordance with which the component substances mingle and separate.

I can dissipate it and perpetuate it in number, in pure numerical relation.

In all this the tree remains my object, occupies space and time, and has its nature and constitution.

It can, however, also come about, if I have both will and grace, that in considering the tree I become bound up in relation to it. The tree is now no longer *It*. I have been seized by the power of exclusiveness.

To effect this it is not necessary for me to give up any of the ways in which I consider the tree. There is nothing from which I would have to turn my eyes away in order to see, and no knowledge that I would have to forget. Rather is everything, picture and movement, species and type, law and number, indivisibly united in this event.

Everything belonging to the tree is in this: its form and structure, its colours and chemical composition, its intercourse with the elements and with the stars, are all present in a single whole.

The tree is no impression, no play of my imagination, no value depending on my mood; but it is bodied over against me and has to do with me, as I with it — only in a different way.

Let no attempt be made to sap the strength from the meaning of the relation: relation is mutual.

The tree will have a consciousness, then, similar to our own? Of that I have no experience. But do you wish, through seeming to succeed in it with yourself, once again to disintegrate that which cannot be disintegrated? I encounter no soul or dryad of the tree, but the tree itself.

Français – English – Deutsch

Martin Buber, « Ich und Du » (1923)

Ich betrachte einen Baum.

Ich kann ihn als Bild aufnehmen: starrender Pfeiler im Anprall des Lichts, oder das spritzende Gegrün von der Sanftmut des blauen Grundsilbers durchflossen.

Ich kann ihn als Bewegung verspüren: das flutende Geäder am haftenden und strebenden Kern, Saugen der Wurzeln, Atmen der Blätter, unendlicher Verkehr mit Erde und Luft – und das dunkle Wachsen selber.

Ich kann ihn einer Gattung einreihen und als Exemplar beobachten, auf Bau und Lebensweise.

Ich kann seine Diesmaligkeit und Geformtheit so hart überwinden, daß ich ihn nur noch als Ausdruck des Gesetzes erkenne – der Gesetze, nach denen ein stetes Gegeneinander von Kräften sich stetig schlichtet, oder der Gesetze, nach denen die Stoffe sich mischen und entmischen.

Ich kann ihn zur Zahl, zum reinen Zahlenverhältnis verflüchtigen und verewigen.

In all dem bleibt der Baum mein Gegenstand und hat seinen Platz und seine Frist, seine Art und Beschaffenheit.

Es kann aber auch geschehen, aus Willen und Gnade in einem, daß ich, den Baum betrachtend, in die Beziehung zu ihm eingefaßt werde, und nun ist er kein Es mehr. Die Macht der Ausschließlichkeit hat mich ergriffen.

Dazu tut nicht not, daß ich auf irgend eine der Weisen meiner Betrachtung verzichte. Es gibt nichts, wovon ich absehen müßte, um zu sehen, und kein Wissen, das ich zu vergessen hätte. Vielmehr ist alles, Bild und Bewegung, Gattung und Exemplar, Gesetz und Zahl, mit darin, ununterscheidbar vereinigt.

Alles, was dem Baum zugehört, ist mit darin, seine Form und seine Mechanik, seine Farben und seine Chemie, seine Unterredung mit den Elementen und seine Unterredung mit den Gestirnen, und alles in einer Ganzheit.

Kein Eindruck ist der Baum, kein Spiel meiner Vorstellung, kein Stimmungswert, sondern er lebt mir gegenüber und hat mit mir zu schaffen, wie ich mit ihm – nur anders.

Man suche den Sinn der Beziehung nicht zu entkräften: Beziehung ist Gegenseitigkeit.

So hätte er denn ein Bewußtsein, der Baum, dem unsfern ähnlich? Ich erfahre es nicht. Aber wollt ihr wieder, weil es euch an euch geglückt scheint, das Unzerlegbare zerlegen? Mir begegnet keine Seele des Baums und keine Dryade, sondern er selber.